
As shape for the contemporary city: public space as an element of urban order

EURAU'12

ABSTRACT. Constructing the public space in the 21st century is a real challenge that was difficult to foresee even only 30 years ago. The quick progress of Information and Communication Technologies (ICTs) meant an unprecedented revolution in the social relation: the death of agora and hundreds of years of definition and establishment of collective spaces. ICTs –initially restricted to very few users, have become of universal access, thus contributing to the globalisation that characterises the social and trade relations, and the spreading of knowledge at present. The computer cloud is considered insufficient, ICTs serve for the spreading of documents and knowledge and to feed the debate but are insufficient to concretise and define projects and set them up, which always demands a personal relation.

KEYWORDS. Technologies, morphologie, contemporary city, urban order, public space, identity.

María A. Leboreiro Amaro

Avda. Valdemarin, 68
28023 Madrid
taula@arrakis.es
Teléfono: 91 357 20 63 / Fax. 91 357 22 86

1. Construire le nouvel espace public

Construire l'espace public au XXI^e siècle constitue un défi majeur, difficile de prévoir il y a 30 ans à peine. L'évolution rapide des technologies de l'information et de la communication (les TIC) amena une révolution sans précédent de l'ensemble des relations sociales. Ce profond bouleversement laissait présager la disparition de l'espace public tel qu'il avait existé jusqu'alors, à savoir, un espace physique dans lequel la vie sociale se déroulait sous toutes ses formes, un lieu du vivre ensemble et du lien. Il n'était donc pas insensé de penser que cette mutation sonnait le glas de l'agora et annonçait la fin de centaines d'années de définition et de construction des espaces d'identité collective. «La coprésence ou la proximité ne sont plus toujours nécessaires pour toute une série d'échanges et de pratiques sociales, car il est possible d'utiliser les télécommunications et de se déplacer de plus en plus vite» (Augé, 2007, p. 35). Les TIC, qui à leur avènement étaient l'apanage de quelques rares utilisateurs, sont devenues accessibles à tous et ont ainsi contribué à la mondialisation qui caractérise aujourd'hui les relations sociales et commerciales ainsi que la diffusion des connaissances. Mc Luhan parlait de la précipitation de l'homme dans un monde hypertechnologique.

Ces outils novateurs influent sur la création d'une société et d'un monde nouveaux. Il n'y a pas si longtemps, nous vivions encore sans téléphone ni fax. Aujourd'hui, qui saurait se passer de son iPhone ou de son Blackberry? «Comme le prévoyait Mc Luhan, nous sommes arrivés à un tournant majeur de notre histoire intellectuelle et culturelle, à une transition entre deux modes de pensée très différents» (Carr, 2011, p. 2). Ce qu'il ne pouvait anticiper ce sont les importants changements survenus dans les comportements relationnels.

Tous ceux qui, dans un premier temps, croyaient dur comme fer que les technologies seraient utiles à l'amélioration des relations humaines reviennent sur leur position. «Je pensais que l'on surferait sur Internet et que ce que nous y apprendrions nous aiderait à améliorer notre vie à l'extérieur, que nos expériences numériques viendraient enrichir notre vie réelle. Mais nous y accédons et en sortons constamment» (Turkle, 2012). Avec le temps, Sherry Turkle a été amenée à revoir son jugement. «Ce changement d'avis s'explique par le fait que Turkle espérait que les habiletés acquises sur Internet allaient être appliquées dans la rue. Cependant, d'après elle, les gens qui vivaient enfermés il y a une quinzaine d'années restent psychologiquement cloîtrés. En revanche, les personnes qui entretenaient des relations normales sont de plus en plus dépendantes de leur smartphone» (Andreu, 2012). La situation actuelle entraîne une perte d'affectivité — l'affectivité engendrée par le contact physique — et réduit les risques par rapport au contact face à face. Aussi sommes-nous voués à une dislocation des relations humaines. Nous choisissons chez l'autre ce qui nous plaît et nous rejetons tout le reste.

L'autonomie dont nous disposons grâce aux nouvelles technologies — rendez-vous compte, à titre d'exemple, que nous sommes passés du téléphone collectif au téléphone familial et du téléphone familial au portable — a favorisé l'individualisme ou le «personnisme», notion inventée par Vicente Verdú. Il existe de nos jours une forte demande de communication. «Cependant, il ne s'agit plus d'une communication à l'ancienne, dans laquelle le moi s'impliquait beaucoup, mais d'une communication éphémère et fragmentée, changeante et mobile, façonnée par la culture de la consommation». Et ce phénomène gagne toutes les sphères du comportement humain, du travail aux loisirs : «d'après une enquête internationale de 2008 auprès de 27 500 adultes de dix-huit à cinquante-cinq ans, les gens passent en moyenne 30 % pour cent de leur temps de loisir en ligne, les Chinois

étant les surfeurs les plus assidus, avec 44% de leur temps libre sur le Net» (Carr, 2011, p. 110).

C'était donc cela la solitude! Être seuls au milieu du tumulte des nouvelles technologies qui nous offrent la possibilité d'être écoutés par le biais des forums, d'avoir une présence sociale ou tout simplement de ne pas être isolés. Mais, «nos outils finissent par "engourdir" la partie de notre corps qu'ils "amplifient"» (Carr, 2011). À travers l'immersion dans la machine et l'information, ils annulent notre perception, engourdissent notre relation avec l'espace public (environnement-parc, environnement-caféteria, etc.), nous conduisent vers l'individualisme narcissique contemporain et mènent à ce que notre culture soit absorbée par elle-même.



Fig. 1

Cette étude a pour objet d'analyser à quel point les TIC ont changé notre façon de vivre la ville et d'évaluer comment cette dernière se transforme, même de manière imperceptible. Elle porte également sur la transformation des relations sociales — première raison de la création de la ville— et vise à mesurer combien ces changements modifient notre perception et notre relation avec le monde dans lequel nous vivons.

Depuis leur avènement, les technologies ont été intégrées à la vie urbaine au nom de l'intérêt général. C'est un phénomène historique. Elles améliorent le confort et la sécurité des villes, ce qui —en temps de crise— est loin d'être négligeable. En outre, l'utilité des TIC paraît indéniable en ce moment où il est indispensable de posséder les meilleurs outils pour gérer des territoires de plus en plus vastes et des ressources, tout en obéissant à des impératifs d'ores et déjà assumés tels que la durabilité. Dans ce contexte est née la notion de «*smart city*» que l'on pourrait traduire par «ville intelligente» et qui allie efficacité, durabilité et TIC. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue la complexité de la ville, pour laquelle le qualificatif «intelligent» peut s'avérer trop simplificateur. Le rôle que doivent y jouer les nouvelles technologies est indiscutable, mais ce caractère complexe exige également une attitude plus participative et plus ouverte des citoyens.

Les nouvelles technologies permettent de contrôler la circulation en palliant les problèmes et en améliorant la fluidité. Elles assurent la sécurité de l'espace public,

par le biais de la vidéosurveillance ; elles optimisent la collecte des ordures ; elles contribuent à l'économie d'énergie dans le domaine de l'éclairage ; elles facilitent l'accès à l'information grâce aux points wifi. Sans nul doute, les TIC participent à l'efficacité de la ville et à son attrait —un facteur à prendre en compte en ces temps où les villes tentent de se démarquer—.

En outre, il faut prendre en compte une autre réalité: la ville contemporaine récente s'est rapidement développée. Loin de la ville compacte traditionnelle, l'on se retrouve à présent face à une ville dispersée qui s'étend en formant tout d'abord une périphérie, qui laisse derrière elle des espaces libres, de grands vides urbains, d'authentiques terrains vagues auxquels il faut donner un contenu. Par la suite s'amorce un développement fragmenté et épars, défini par les nouvelles urbanisations, de plus en plus éloignées. L'espace public y est absent ou dépourvu d'utilité en raison d'un manque de demande consécutif à la privatisation de l'espace libre comme composant des nouveaux types de constructions développés. L'espace libre d'utilisation publique formalisée tend à disparaître, comme s'il était inutile.



Fig. 2

De tels changements associés aux nouvelles technologies nous amènent à reconnaître que les limites et les différences physiques et sociales entre la campagne et la ville sont de plus en plus floues. Les TIC modifient les critères de localisation des activités. Nous faisons référence notamment au télétravail et aux télé-achats. Les magazines prônent la suprématie de l'espace privé: plus de meubles, plus d'électroménagers et moins d'échanges réels entre les personnes, grâce au Net. «Ma maison est mon château». Aussi l'espace public s'avère-t-il de moins en moins nécessaire.

Par conséquent, l'espace public, que nous avons connu par le passé comme étant une référence de la structure urbaine, un composant essentiel de la morphologie de la ville, un espace clairement délimité au sein duquel le vivre ensemble s'épanouissait grâce aux relations sociales, économiques et culturelles, doit forcément faire place à un nouvel espace public bien différent. Auparavant, l'espace public pouvait être considéré comme un élément créateur de vie urbaine, capable de condenser une image et, en définitive, une identité. Aujourd'hui, l'espace public est toujours en vigueur. Il doit continuer à remplir cette fonction en s'adaptant, en prenant en compte la demande segmentée individuelle et en l'intégrant. L'espace public relationnel, en termes de mouvements, mais également l'espace civique — qui est celui que nous voulons aborder— se transformera au fil du temps, mais ne sera jamais remplacé.

Dans ce contexte, il convient d'envisager la manière dont nous allons travailler dans les années à venir. Les études les plus récentes contredisent l'idée selon laquelle la privatisation, c'est-à-dire, le travail sans relations interpersonnelles moyennant les TIC ou l'espace d'utilisation propre, aboutirait à la disparition des relations humaines réelles (face à face). Manifestement, il n'en sera pas ainsi, car la capacité et le besoin de communiquer et de créer des liens sont inhérents à la nature humaine. Les nouveaux lieux publics exigeront d'autres morphologies davantage liées aux relations temporelles.



Fig. 3

Au fil des siècles, la ville s'est développée, multipliée et a changé. Mais les TIC ne viendront pas à bout du vivre ensemble et de notre envie de nouer des liens. D'ailleurs, le numérique ne semble pas briser les liens qui se tissent avec le temps. Les contrats, qu'ils soient politiques, économiques ou sociaux, peuvent être discutés et perfectionnés sur le Net, mais c'est dans l'espace physique qu'ils se concrétisent, en se regardant dans les yeux et en échangeant une poignée de main.

«La ville est le plus beau des patrimoines et sa richesse ne réside pas seulement dans ses édifices, mais dans ses habitants. Parce qu'elle recèle un bien plus précieux que son tissu urbain: son tissu social qui lie les intérêts, les idées et les émotions de ses habitants» (Fernández-Galiano, 2012, p. 25). Aussi, le domaine public —là où se retrouvent les parcours individuels— ne se réduira pas. L'espace virtuel ne pourra jamais remplacer l'espace physique.

Le «nuage informatique» n'est visiblement pas suffisant. Les jeunes utilisent Facebook et Twitter pour planifier des rencontres et confirmer des rendez-vous. Des sites professionnels, tels que LinkedIn, nous permettent d'établir des contacts instantanés, mais non formalisés, qui ne créent pas de lien permanent sinon des rapports superficiels et qui multiplient le nombre de relations tout en les banalisant. Ils engendrent confusion et pertes de temps. Les TIC sont utiles pour diffuser des documents ou des connaissances ainsi que pour alimenter les débats ; elles banalisent le message et classent les contacts en groupes hétérogènes. Toutefois, elles s'avèrent insuffisantes lorsque l'on veut concrétiser, définir ou mettre en œuvre des projets. Pour ce faire, les relations réelles interpersonnelles sont irremplaçables.

Le manque d'espaces relationnels, dû aux récents développements, suscite l'anomie et l'isolement. Bon nombre d'urbanisations —outre les maisons individuelles— en témoignent. La conception des vides n'est pas en reste. Ils sont dépourvus de toute relation formelle avec l'ensemble et ne répondent pas aux besoins de la société qui devrait en faire usage. Ce sont des éléments isolés, tels des radeaux en pleine mer ou —dans le meilleur des cas— des oasis au milieu du désert. Ils finissent par être remplacés par de nouveaux espaces publics tels que des centres commerciaux. En raison de la mondialisation, les espaces publics— construits ou libres —souffrent d'un manque criant d'identité, au point même de parler de «non-lieux» (Marc Augé).



Fig. 4

Ces deux situations, dispersion et intégration des TIC, sont en train de faire basculer notre société vers ce qu'Ascher appelle la «troisième révolution urbaine». «Des inventions ont vu le jour comme la vidéo, les téléphones et les ordinateurs portables ou le Net et elles ont pris une grande importance dans la vie urbaine...Il s'agit d'identifier ces tendances avec la plus grande précision possible, non pas pour prédire l'avenir ou pour essayer d'influer sur le cours des choses— il serait ingénu d'y penser—, mais pour évaluer l'impact qu'elles peuvent avoir sur les villes et les modes de vie urbains et pour se doter ainsi des instruments susceptibles d'accompagner au mieux ces changements structurels» (Ascher, 2007, p. 55). Aussi des responsabilités nouvelles incomberont aux pouvoirs publics ainsi qu'à tous ceux qui planifient, conçoivent et construisent la ville. Ils devront collaborer pour identifier les conditions qui favoriseront la création d'un environnement matériel, économique, social et culturel propice à la vie urbaine, à une réalité changeante qui exigera des espaces flexibles et dynamiques. Et ce, à l'heure actuelle, davantage à travers l'intuition par des processus itératifs.

Pour la conception des nouveaux espaces, il faut prendre en compte les fluctuations temporelles, c'est-à-dire, permettre l'évolution et l'adaptation. La conception doit être entendue comme un processus continu et non pas comme une récréation d'images statiques. Il s'agirait de bâtir un espace culturel adapté au passage du temps et à même remplir différentes fonctions. Le processus doit faire référence aux changements sociaux, recueillir les nouvelles tendances concernant les loisirs et relations qui se développent dans les espaces publics.

Notre vie quotidienne confirme que l'espace matériel, physique, tend à survivre et à l'emporter sur l'espace virtuel. C'est un espace relationnel nécessaire, aussi bien comme espace libre et transitoire utilisé de façon temporaire que comme espace devenu siège du domaine public tel que nous avons pu le voir récemment avec le mouvement des indignés espagnols ou à Tharir. Les appels aux manifestations se font par le biais de *tweets*, mais l'espace du débat est nécessaire. Un espace qui met en lumière de nouvelles formes de vie, un espace où se manifestent les espoirs et les tendances, un espace qui accueille des jeux d'enfant, de petits marchés, des stationnements, etc.

Grâce aux TIC, nous dépassons les limites spatiales et temporelles et possédons le don d'ubiquité. La multitemporalité est dorénavant possible. Et les TIC ont un impact sur les nouvelles structures sociales : les liens sont plus nombreux, mais également plus faibles entre organisations et individus —parfois très éloignés—. C'est pourquoi il faut créer un espace public virtuel et récupérer l'espace public réel. Puisqu'ils sont complémentaires, les espaces des réseaux sociaux devraient être ouverts et multiples.

D'aucuns affirmaient que les nouvelles formes de communication condamneraient la vie urbaine à l'obsolescence. Les différents experts ayant étudié la fonction des technologies de la ville et le nouveau rôle de ces dernières semblent à présent arriver à un consensus. Contrairement à ce que l'on craignait ou attendait, ces technologies ne remettent pas en question la concentration métropolitaine et ne remplacent pas les villes réelles par des villes virtuelles. L'usage des TIC, notamment, «ne remplace absolument pas les transports: le face à face et le contact direct restent les modes de communications préférés; l'accessibilité et la possibilité de rencontre sont plus que jamais les principales valeurs des zones urbaines» (Ascher, 2007, p. 58).

Les notions apprises par le biais des TIC sont plus fragmentaires et il nous est plus difficile de les garder en mémoire. Les nouvelles technologies permettent

l'acquisition de nouvelles connaissances, mais tout le monde s'accorde pour dire que nous apprenons de manière plus approfondie lorsque nous sommes face à face, dans une relation directe et réelle. Comme le signale Glaeser, «quelques décennies de haute technologie ne peuvent supplanter des millions d'années d'évolution et la communication dans le cyberspace ne pourra jamais égaler une conversation autour d'une table, un sourire ou un baiser. Notre espèce apprend surtout à travers les signes auditifs, visuels et olfactifs émis par nos congénères. Internet est un outil merveilleux, mais il fonctionne d'autant mieux lorsqu'on le combine avec les connaissances acquises à travers le contact réel et direct» (Glaeser, 2011, p. 345). À la lumière de ces propos, une conclusion s'impose: d'une part, les nouvelles technologies ne remplacent pas le contact et, d'autre part, elles augmentent la valeur économique et symbolique du contact direct et donnent une plus grande importance à la vie urbaine.

Sans nul doute, la technologie informatique est en train de changer le monde et de le transformer en un lieu plus foisonnant d'idées, plus créatif, mieux communiqué et, à long terme, plus urbain. Cela nous incite à penser que l'espace public, ouvert (places ou parcs) ou fermé (équipements) devra être renforcé. Une question se pose alors : celle de l'enjeu mentionné au début de cet écrit. Aurons-nous affaire au lieu traditionnel ou au lieu générique de l'anonymat auquel nous conduit la mondialisation ? Quoi qu'il en soit, il devra posséder les qualités des deux. «Les non-lieux» dont parle Augé font d'ores et déjà partie de notre contemporanéité et il sera extrêmement difficile de s'en départir, de renoncer à «ces lieux de passage (aéroports, centres commerciaux, etc.) qui transforment les citoyens en de simples éléments d'ensemble qui se font et défont au hasard et qui symbolisent la condition humaine actuelle et, plus encore, du futur» (Augé, 2008, p.122).

Les nouveaux espaces publics doivent être accessibles, innovants, fonctionnels et attrayants dans une société changeante et diversifiée. Aujourd'hui, les citoyens utilisent les TIC afin d'appartenir à plusieurs types d'espace simultanément. Par exemple, l'utilisation de dispositifs portables permet de développer des activités de différente nature dans un même lieu : travailler dans un moyen de transport, communiquer depuis un lieu public, etc. Le néo-urbanisme doit tâcher d'ordonner ces possibilités, de concevoir des espaces multiples à dimension sociale et fonctionnelle, des hyperespaces alliant le réel et le virtuel, propices aussi bien à l'intimité qu'à la socialisation» (Ascher, 2007, p. 78). Ainsi, la flexibilité devient une option clé, car elle permet de s'adapter à des contextes plus variables et moins prévisibles. L'espace public devra être renforcé et demandera davantage de qualité en termes de construction et de conception. Il sera sûr et se positionnera comme un lieu de référence dans son environnement, en récupérant les caractéristiques qui pour Jane Jacobs sont l'essence de l'urbain.

Il s'agirait, en définitive, de redonner à l'espace public sa capacité de créer des structures et une vie urbaine, de condenser de l'image, de définir une identité et, pourquoi pas, comme le disait Fernández Galiano, de faire qu'il soit plus stimulant en termes culturels et plus gratifiant d'un point de vue affectif.

Legend:

Fig. 1. Rue d'Amsterdam.

Fig. 2. Jardins de Saint Paul, Londres.

Fig. 3. Guimaraes.

Fig. 4. Palais Royal, París.

Bibliographie

ANDREU (J.). *Por favor, ¿podrán #dejarmedesconectar?*. El País, dimanche 29 avril 2012.

ASCHER (F.). *Los nuevos principios del urbanismo*. Madrid, Alianza Ensayo, 2007, p. 55, 58 et 78.

AUGE (M.). *Los no lugares. Espacios del anonimato. Una antropología de la sobremodernidad*. Barcelone, Gedesa editorial, 2008, p. 35 et 122

CARR (N.). *¿Qué está haciendo Internet con nuestras mentes? Superficiales*. Madrid, Taurus, 2011, p. 2 et 110

CELIS (B.). Interview de Sherry Turkle. *El País semanal*, dimanche 25 mars 2012, n°1852.

FERNÁNDEZ-GALIANO (L.) *Arquitectura y vida. El arte en imitación*. Discours d'entrée à la Real Academia de Bellas Artes de San Fernando. Madrid, 2012.

GLAESER (E.). *El triunfo de las ciudades*. Madrid, Taurus, 2011, p. 345.

MC LUHAN (M.). *Comprender los medios de comunicación, las extensiones del ser humano*. Barcelone, Paidós, 2009.